

André Gide vu de Genève

par Albert THIBAUDET

Voici un livre de M. Edouard Martinet, *André Gide, l'Amour et la Divinité*, dont le titre, tout en formant un alexandrin respectable, apporte une petite déception. Martinet est Genevois, et l'on m'avait annoncé son livre sous cette enseigne : *André Gide vu de Genève*, titre qui eût rappelé les « cahiers de courriers » que publiait autrefois Péguy, comme la *France vue de Laval*, et qui eût exercé notre curiosité, puisque André Gide comporte bien, semble-t-il, une vue de Genève.

Comme vous pensez, il s'agit de la question du protestantisme de Gide, auquel M. Martinet consacre un chapitre important de son livre, et même bien des pages des autres chapitres. On pourrait aligner à ce propos des colonnes de textes opposés : les uns où Gide prononce des paroles de détestation contre Calvin, ses pasteurs, ses sectateurs, l'enseignement qu'il en a reçu et les chaînes dont a été chargée son enfance ; les autres où il se reconnaît fils de l'esprit protestant. On ne serait pas embarrassé d'écrire un *André Gide protestant* ! Je craindrais seulement qu'il ne ressemblât à ce *Montaigne chrétien* qu'a extrait, pour l'édification des lecteurs de Chateaubriand, au début du XIX^e siècle, un bon catholique. Il ne serait ni plus vrai ni plus faux.

Il serait aussi vrai qu'un *Montaigne catholique*, fort possible, qui nous aiderait à comprendre pourquoi la France du XVI^e siècle est restée, comme Montaigne, attachée à la religion catholique, ou, plutôt, n'a trouvée aucune raison bien valable de s'en détacher. Et, pour continuer ces comparaisons, je suppose qu'un *Gide vu de Genève* présente à peu près le même genre d'intérêt qu'un *Maurras vu de Rome*. Gide est de Genève comme Maurras est de Rome. Il est vrai que Gide n'a pas écrit un « Je suis Genevois ! » à la manière dont Maurras a proclamé son « Je suis Romain ! ». L'analogie consiste

ici, que nous sommes, les deux fois, dans une religion, mais à la périphérie d'une religion. Gide a donné les formules d'un protestantisme du dehors, de l'extrême dehors, Maurras celles d'un catholicisme du dehors : protestantisme catholique désaffecté, réduits, le premier, par Gide, à un usage littéraire et moral, le second, par Maurras, à un usage politique et social. Dans une étude sur les religions du dehors, les parfums des vases vides, depuis Chateaubriand jusqu'à nos jours, nos deux éminents contemporains occuperaient des places symétriques et antithétiques assez instructives. Sans doute en ont-ils conscience. Il est beau de voir Gide interpellé le « sophiste Maurras ». Et ces deux phrases célèbres de Gide : « Malheur aux livres qui concluent ! » « Quand tu n'auras lu, jette ce livre — et sors ! » Je ne doute pas qu'elles n'apparaissent à Maurras comme les deux cornes de l'échancrure de Genève et de Coppet (à Massis celles du diable). Maurras conçoit la raison comme une force qui fait « conclure » et « entrer », Gide comme une lumière qui fait refuser et sortir.

Il y a un Gide protestant comme un Maurras romain. Mais Gide vu de Genève c'est aussi le Gide ennemi de Calvin, l'ennemi des pasteurs qui sont autant de Bournisiens, n'estimant Genève que comme son compatriote Flaubert estimait Rouen, à cause de ses médecins, en somme

honné par la vieille Genève depuis *Si le grain ne meurt*. « Un livre sur Gide ! Vous écrivez un livre sur Gide ! Mais vous allez vous faire déchirer. — Tel est l'encouragement (je n'ironise pas) que m'a donné un de mes anciens professeurs d'Université », nous dit M. Edouard Martinet. Un professeur du Séminaire romain apprenant qu'un jeune clerc se propose d'écrire un livre sur Maurras ne lui parlerait pas autrement, et lui montrerait les canons de l'Eglise braqués sur lui. Protestantisme de dehors et catholicisme du dehors risquent que les orthodoxes les prennent au mot, et les mettent, en effet, dehors. Il est vrai que Gide s'est mis dehors tout seul, qu'il est dehors par position, qu'il se veut une sorte de dehors pur. Le dedans, l'arrière, l'origine, les sources, n'en sont pas moins religieuses. Disons que Gide a été propulsé hors du protestantisme par une énergie protestante, comme Maurras a été propulsé hors du catholicisme par une énergie catholique. La propulsion est d'autant plus forte, et ils s'éloignent d'autant plus, aux yeux du troupeau scandalisé, que l'énergie primitive était plus authentiquement protestante ou catholique. « Hérétique entre les hérétiques », a dit Gide de lui-même. Romain contre le Christ, a-t-on dit, à tort ou à raison, de l'auteur du *Chemin de Paradis*. Tous deux vont à un extrême, l'un de liberté, l'autre de logique, l'un et l'autre d'un exercice de l'intelligence.

M. Edouard Martinet veut bien placer en épigraphe de son *André Gide protestant* cette citation de votre serviteur : « Ceci au moins suffirait à la critique pour maintenir à Gide une place instructive, qu'il est, depuis l'Edit de Nantes, notre seul notable écrivain protestant, non exilé, non réfugié, mais d'éducation et de nature toute française. » On me permettra d'ajouter à cette phrase deux réflexions, dont l'une et l'autre importeraient également à un *André Gide vu de Genève*.

La première, qui est une correction. On m'a fait observer très justement, à l'époque, que j'oubliais Loti. Loti est un notable écrivain protestant qui répond à ce même signalement. Et précisément il y aurait lieu à une manière de *Loti vu de Genève*. Loti appartient à ce pays de Saintonge, qui, si la force de l'unité française n'avait été irrésistible, avait ce qu'il fallait pour devenir une manière de Genève maritime, de Hollande atlantique : le maire Guiton, le héros, avec Rohan, de la résistance protestante contre le Cardinal, était corsaire de son métier. N'oublions pas que depuis la destruction de l'Invincible Armada la mer devient aux trois quarts protestante — et l'est restée (la Révocation fit quitter, selon Vauban, les vaisseaux du roi à neuf mille marins). Loti est un protestant français de la vieille souche maritime. Evidemment, cela n'en fait pas un Genevois, au contraire ! Mais n'oublions pas que toute l'œuvre de Loti est faite du morcellement et de l'adaptation d'un livre unique, son journal intime — que Loti est un journal intime, comme Gide — que le journal intime, la littérature intime sont un produit autochtone de la terre protestante et de l'esprit protestant. La montagne tient d'ailleurs chez le journal-intimiste suisse la place qu'occupe le mer chez le journal-intimiste saintongeais. (Evidemment, il ne faudrait pas pousser le parallélisme

trop loin, et vous sentez bien et qu'il y a là une part de jeu, et que tout n'y est pas jeu.)

En second lieu, puisque Edit de Nantes il y a, on constate que la déplorable Révocation a enlevé à la France de grands chrétiens, de grands techniciens, de grands praticiens, de grands marins comme Duquesne. Elle ne lui a pas enlevé un grand écrivain, un grand artiste. De l'Edit à la Révocation, il ne s'est pas écoulé tout à fait un siècle, pendant lequel les réformés auraient eu le temps de contribuer à la grande création esthétique et intellectuelle du XVI^e siècle, d'autant plus qu'ils étaient et une élite morale et une élite économique. Cela ne s'est pas produit : c'est seulement avec Rousseau que le génie protestant fera dans notre littérature sa trouée torrentielle.

Mais si parmi les exilés de la Révocation ne figurent pas d'artistes, il y a en revanche un critique, un grand esprit critique, Bayle. Critique d'idées, bien entendu, non critique littéraire. Et c'est un fait symbolique. Le protestantisme, né d'une attitude critique, s'est manifesté surtout, au dehors, en littérature, par une contribution critique. Sainte-Beuve ne s'y était pas trompé, le climat lémanien et protestant lui parut, à un certain moment, une atmosphère naturelle de son renouvellement et de sa vigilance critique.

Il est certain que la haute critique ne consiste pas à peser des textes ni surtout à annoncer des livres nouveaux. Ne confondons pas l'art et le métier ! En prenant le mot de critique dans son sens spirituel et profond, on verra certainement en André Gide un des très grands esprits critiques d'aujourd'hui, un homme de la lignée des Montaigne, des Saint-Evremond, des Constant, des Stendhal des Sainte-Beuve et des Amiel. O souhaiterait, dans un *André Gide vu de Genève*, à côté d'un chapitre sur *André Gide protestant*, un autre chapitre sur *André Gide critique* : il y serait tout aussi bien à sa place.

Il va de soi que des réflexions à propos d'un *André Gide vu de Genève* ne sauraient se terminer sans un *Edouard Martinet vu de Paris*, ou, si l'on veut, de Thouriet-sur-Coppée (un charmant village découvert par Pierre Verber). M. Martinet, qui admire très fort Gide, semble prendre plaisir à lui être désagréable en insistant assez lourdement sur ce qui, allant sans dire, ne va pas du tout mieux en le disant. On songe parfois ici à la vieille censure genevoise, à cette comparution des libertins devant le Consistoire, où les pasteurs disaient tout, enquêteaient sur tout, demandaient pourquoi on avait péché par sensualité en mangeant, certain dimanche, deux tartes, quand une seule était déjà de trop. Aujourd'hui, la Compagnie des médecins psychanalistes tend à les remplacer, et aussi celle des critiques indiscrets. Mais André Gide lui-même nous en a tellement dit qu'il a été à lui-même sa propre Compagnie des pasteurs — j'allais dire qu'il s'est joué ici à lui-même sa propre *Symphonie pastorale* — et que M. Martinet mérite au moins les circonstances atténuantes.

Albert THIBAUDET.

— M. Andrieux, libraire-expert, recevra tous les mercredis après-midi, de deux à cinq heures, durant les vacances, sans aucune interruption, à sa librairie, 33, rue de Laborde (9^e) ; il y donnera tous les conseils que l'on voudra bien lui demander, tant au point de vue des expertises qu'au point de vue des ventes publiques.